

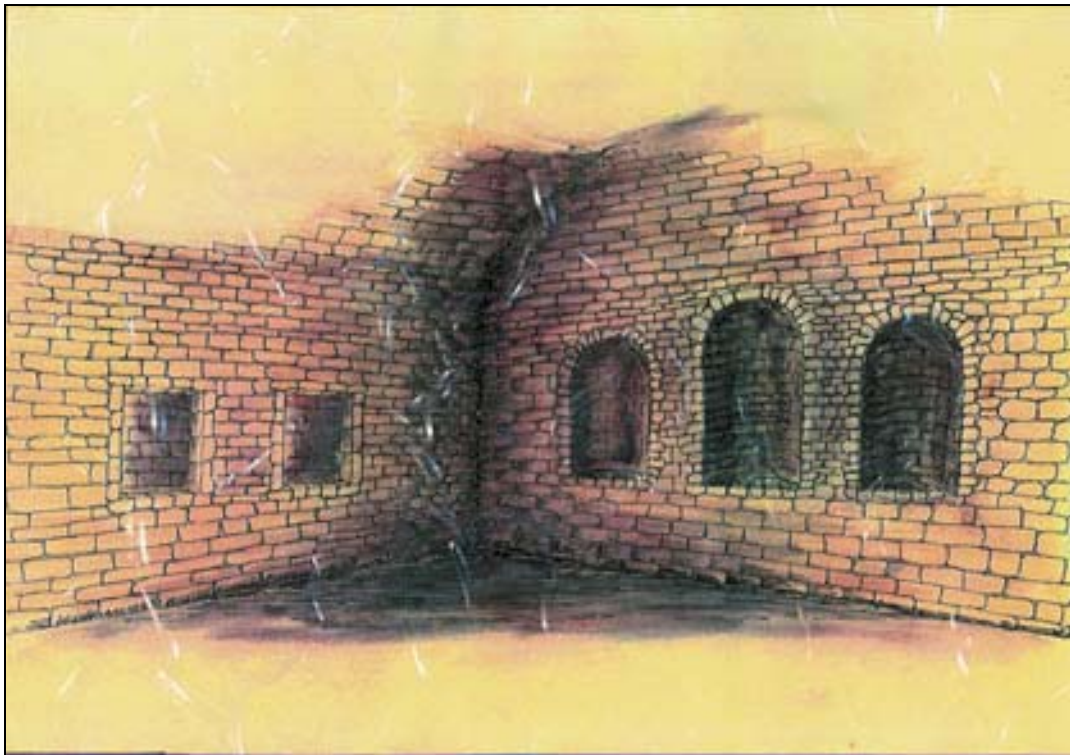
Du Jœuf gallo-romain au 3^e millénaire

(Parcours d'histoire résumé)

JœUF ancien

Des vestiges millénaires

La ville tire son nom d'une **présence gallo-romaine**, avérée dès le II^e siècle de notre ère. Cette implantation est attestée par la découverte de plusieurs vestiges antiques et particulièrement un hypogée mis à jour en 1822. Avec beaucoup de précautions, l'inventeur de la construction voûtée en forme de cave suppose qu'elle était à usage religieux ; indéniablement de "*facture*" gallo-romaine, l'hypogée est classé monument historique à la fin du XIX^e siècle. Cependant, - seconde construction souterraine, pièces de monnaie, poteries, ossements, ...-, diverses trouvailles effectuées au cours des deux derniers siècles sur des sites proches des vestiges classés incitent à dépasser le simple caractère religieux et plaident pour l'existence d'une "*bourgade rurale*" organisée plus conséquente.

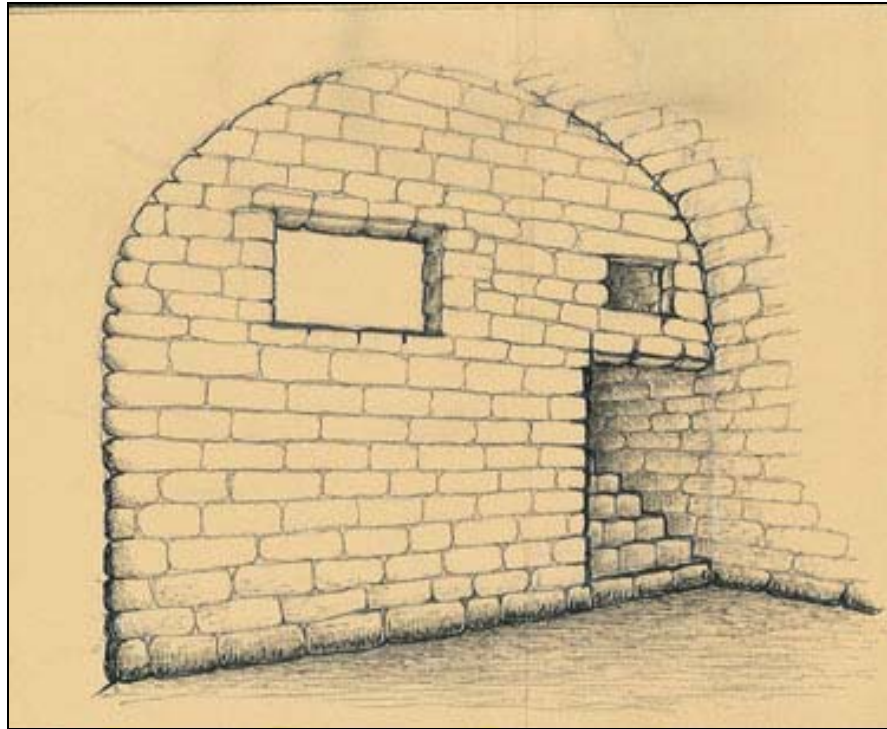


Hypogée (les niches) dessin de J. Schmitt.

Il apparaît donc très probable que, placé sur son éperon rocheux surplombant l'Orne, le village originel de Jœuf soit la perpétuation d'une "*villa rustica*", classique, domaine rural très répandu dans le Nord-Est de la Gaule romanisée. Cette hypothèse présente l'avantage de concilier la présence de vestiges antiques et l'origine du nom.

L'origine du nom de la commune

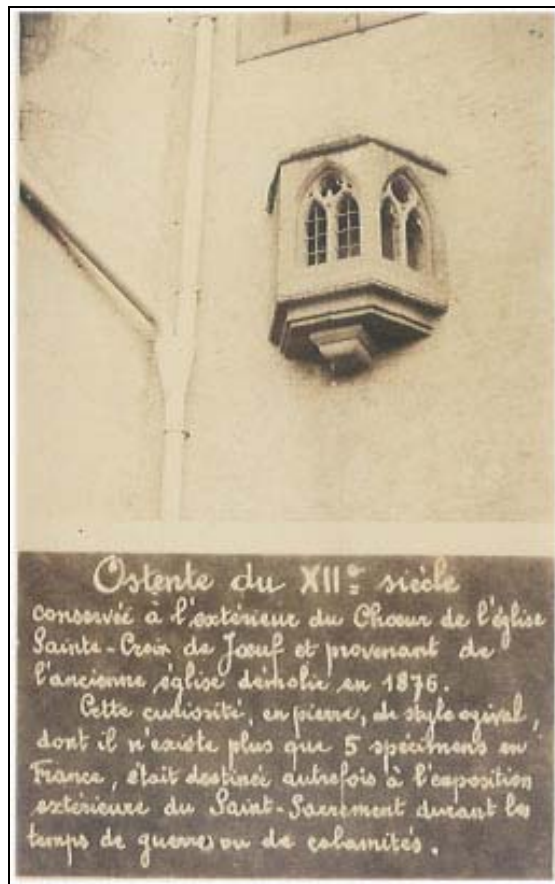
Selon l'humeur des historiens et les affirmations contradictoires de savants toponymistes, trois thèses sont en présence au sujet de l'étymologie de JOEUF. En 1882, guidé par la découverte de l'hypogée, M. THIEL voit le nom JOEUF comme une corruption de "*Jovis Fanum*" (temple de Jupiter) ; assez rationnelle, cette hypothèse prévaut pendant plus d'un siècle.



L'accès, le soupirail dessin de J. Schmitt.

En 1951, s'appuyant sur l'ouvrage d'un érudit belge, l'abbé JACQUES, curé de Notre-Dame de Franchepré, se montre catégorique ! Tous les anciens vocables se ramènent à un même radical : "*Juifs*". Les tenants de cette thèse - dont la racine étymologique paraît possible - décrivent une hypothétique arrivée massive d'émigrants juifs, mais ne précisent ni l'époque de cette implantation, ni la cause de la localisation précise et unique dans la vallée... Plus récemment, P. MIQUEL et le "*Dictionnaire étymologique Larousse*" proposent un éclairage nouveau qui accorde l'étymologie et les découvertes archéologiques. JOEUF vient de "*Villa Judaeis*", **tirant son origine d'un domaine rural ayant appartenu à un maître juif**. "*Le sol garde la mémoire des maîtres romains du III^e siècle après Jésus-Christ*", indique P. MIQUEL : il est alors tout naturel que le village où logent les paysans portent le nom du propriétaire du domaine (la villa). De cette façon, l'appellation de notre cité apparaît héritée de l'origine ethnique et religieuse du patron d'une vaste ferme implantée, dès l'époque gallo-romaine, sur le site originel du village dominant la rivière.

Pour conclure, si cette dernière hypothèse apparaît **la plus plausible**, la première version, en faveur pendant longtemps, a néanmoins inspiré les créateurs du blason de la cité (1949) et déterminé le nom de ses habitants : les Joviciens (vers le début du XX^e siècle).



L'Oculus du XIII^e siècle.

Les époques médiévale et moderne

Des traces relativement ténues

Pendant tout le Moyen Âge, Jœuf demeure un petit hameau dépendant de la province du Barrois et dont les quelques arpents de terre sont partagés entre plusieurs familles de petits nobles. Concernant cette période, les sources sont minces et les traces d'événements historiques quasi inexistantes. C'est dans les divers aveux et dénombrements rendus au duc de Bar par les différents seigneurs ou abbayes possessionnés à Jœuf que l'on retrouve la dénomination très instable de la commune. En 1874, dans son "*Dictionnaire topographique de la Moselle*", De BOUTEILLER dresse l'inventaire des divers noms anciens de Jœuf :

- * **JUF**, 1128 (chapitre de la cathédrale de Metz).
- * **JUELZ**, XV^e siècle (chronique de Philippe de Vigneulles).
- * **JUEF**, 1404 (liste des villages et gagnages des environs de Metz) : à cette date "*JUEF tient à Symon de Sallebruche, chanoine de Metz. Il y a 11 feux, 15 vaches, 38 chevaux, 94 menues bêtes*".
- * **GIEUX**, 1444 (chronique du doyen de Saint-Thiébault).
- * **JOEFS**, **JUEUFZ**, 1446 (abbaye de Saint-Pierremont, terrier 140).
- * **JEUX** sur la rivière d'Orne, 1514 (mémoire de Philippe de Vigneulles).
- * **JEUX**, 1544 (pouillé de Metz).
- * **JOEUFZ**, XVII^e siècle (censier de Briey).
- * **JOEUFZ**, 1689 (domaine de Barrois t.1).
- * **JOEUFIUM**, 1749 (par De MAILLET, Barrois).

Ce dernier auteur nous indique en outre que le fief appartient au bailliage de Briey, coutume de Saint-Mihiel, puis passe en la possession du chapitre de la cathédrale de Metz (1681).

Jœuf a pour annexes, l'ancienne cense de Franchepré et le moulin de Ravenne.

La paroisse est rattachée à l'archiprêtré d'Hatrive ; elle a pour annexe Homécourt et dépend du chapitre de la cathédrale de Metz.



Le baptistère daté 1609.

Les vicissitudes des temps anciens

Les faits notables concernant le village de Jœuf sont plutôt sombres : à deux reprises en effet, le village se trouve ruiné, détruit ou incendié !

En septembre 1404, quatre seigneurs de la région entrent en guerre contre ceux de Metz ; plusieurs villages du Pays Messin sont ravagés et brûlés. Le nom de JUEF figure parmi la liste des villages "détruits, abandonnés et qui n'ayant plus ni feux, ni bestiaux ne peuvent plus acquitter un impôt".

C'est J. M. MARTIN rédacteur d'une monographie datée de 1888, qui rappelle la seconde page douloureuse de l'histoire du village : l'invasion de la vallée par des hordes de mercenaires à la solde de l'Autriche, pendant la guerre de Trente Ans. L'église, bâtie au début du XIII^e siècle, est profanée et incendiée par les Suédois : "*Dans l'ancien autel, on a trouvé sur parchemin, le procès verbal de la consécration de cet autel ; on y lit que l'autel ayant été profané par les Suédois, il fut réconcilié par Monseigneur MEURIER, Évêque de Madore, coadjuteur de l'évêque de Metz en 1639*".

Les rares vestiges de ces périodes

Le patrimoine est à l'image des vicissitudes qui ont marqué le village au cours des siècles. Il ne s'agit, hélas, que d'éléments épars, quelques vieilles pierres ayant résisté aux ravages de la guerre de Trente Ans, puis aux modifications et destructions engendrées par l'essor urbain et industriel de la commune. Le patrimoine architectural a également souffert de l'incurie et de l'ignorance des hommes qui, trop souvent, achèvent ce que le temps ou les guerres ont partiellement abîmé.



Le village (extrait du cadastre napoléonien de 1807).



Première Pierre de l'ancien clocher édifié en 1770 (actuellement scellée dans le vestibule de l'église de St-Croix).



Croix de chemin édiflée en 1788 par la famille BEAUCHAMP sur la rive gauche de l'Orne.

La Révolution et l'Empire : le temps des changements

Avec la Révolution, la naissance de la commune

Dès 1790, la Constituante crée les municipalités et les départements ; Jœuf se voit rattaché à la Moselle, dans l'arrondissement de Briey. Fort d'une quarantaine de maisons blotties autour de la vieille église Sainte-Croix, le village compte alors 180 âmes. L'histoire retient le nom d'Étienne ROYER comme celui de premier maire de la commune.



Plan cadastral de 1807 (ensemble).

Une fusion imposée dans un climat de rivalités paysannes

En août 1809, Napoléon 1^{er} décide de la fusion des communes de Jœuf et d'Homécourt. Charles LOUIS, maire de Jœuf, est confirmé dans sa charge et administre la nouvelle entité municipale qui compte désormais 400 habitants. Au cours des années noires (1814-1815), les remous accompagnant la chute de l'Empire se répercutent à l'échelon local. L'appartenance aux clans familiaux ancestraux et les options politiques sont des facteurs de discorde, qui se conjuguent et attisent les conflits entre les conseillers de Jœuf et ceux d'Homécourt. La période du "*mariage*" entre les deux communes dure près de 24 années : jusqu'au 16 mai 1833. C'est au cours de ces deux décennies que les habitants des deux hameaux se constituent un patrimoine immobilier commun (presbytère, deux maisons d'école, église d'Homécourt), copropriété qui "*empoisonnera*" les relations entre les municipalités pendant longtemps...



Le presbytère construit en 1765 (cliché vers 1995).

Le "*premier*" dix-neuvième siècle

Une genèse campagnarde

Exclusivement agricole, le village traverse la majeure partie du XIX^e siècle dans la routine et la somnolence. Sur le plus petit territoire du canton, de façon très traditionnelle, la communauté jovicienne se partage en trois catégories inégalement représentées : une dizaine de **gros propriétaires** détient l'essentiel du ban communal ; les **paysans ou laboureurs** (moins d'un cinquième des habitants), possédant cheval et charrue, exploitent leurs biens et des parcelles louées ; la masse des autres villageois est composée de **manouvriers** qui, généralement, se louent à la journée. Tous les membres de cette société rurale diverse et hiérarchisée s'adonnent à la polyculture (céréales, pommes de terre, légumes secs, chanvre) à finalité d'autoconsommation, ainsi qu'à l'élevage. La pêche en rivière - l'Orne est très poissonneuse et produit une grande quantité d'écrevisses - et surtout l'exploitation forestière complètent ces activités agricoles se pratiquant selon des usages communautaires immémoriaux : affouages, portions communales, assolement triennal, vaine pâture, entretien communautaire des chemins et fossés.

En 1852, d'après l'annuaire VERRONNAIS, Jœuf compte 54 maisons et 9 granges ; on y recense 231 habitants, 28 chevaux, 3 puits, 5 pompes et une fontaine.

Le ban communal de Jœuf vers 1860

Occupation du sol : 412 hectares

| | |
|---------------------------|--------------|
| Terres labourables | 166 hectares |
| Prés | 34 hectares |
| Jardins | 5 hectares |
| Bois | 171 hectares |
| Superficie non cultivable | 36 hectares |

Les prés et les fourrages :

* Prés naturels

Ils couvrent 34 ha dont 5 sont arrosés artificiellement. Ils sont essentiellement fauchés pour obtenir du foin ; la récolte est généralement bonne.

* Prés artificiels

Ils couvrent 16 ha et sont semés en mélange de plantes (trèfle, luzerne...) ; la récolte est généralement bonne.

Les jachères mortes :

Elles couvrent 9 ha soit 5% des terres cultivables ; elles diminuent notablement en 1862.

Le bétail :

En 1862, on recense 29 vaches, 18 béliers ou moutons, 52 brebis et agneaux.

Améliorations agricoles et faits divers :

Le village compte 7 machines à battre. 1858 et 1859 sont des années de sécheresse qui font souffrir les productions d'avoine et de foin.

1870, l'éveil brutal

Le déclenchement brutal de la guerre franco-allemande de 1870-71 modifie la destinée du village. Après la défaite et l'annexion entérinée par le Traité de Francfort, la frontière longe désormais les limites Est de la commune. Jœuf est rattaché **au nouveau département de Meurthe-et-Moselle** créé par les circonstances, mais Jœuf demeure en France.



Poteau de la frontière Jœuf -Montois au début du siècle (hiver).

Soudainement bouleversé dans ses habitudes, le village supporte des conséquences immédiates et irréversibles. Rapidement, il enregistre **un afflux de réfugiés** annexés ne souhaitant pas devenir Allemands. En trois années, la **population** triple et se voit **totalemment renouvelée** du point de vue socio-économique. Les premières cités ouvrières sortent de terre : des baraques en bois qui abritent les familles d'ouvriers travaillant aux forges de Moyeuve-Grande. Dès lors, l'église, l'école et les chemins paraissent étriqués, inadaptés. Après "*l'Année terrible*" de la défaite, le village se sent à l'étroit.

Coïncidant avec l'essor de la grande industrie, le partage de la Lorraine reste un traumatisme durable pour le pays ; pour le village de Jœuf, les fruits de la défaite s'avèrent inattendus et bénéfiques ! Vicissitudes tragiques dans l'histoire nationale, "*1870-71*" reste **l'événement fondateur de l'histoire contemporaine de la cité**.



Maison des douanes au début du XX^e siècle.



[La brigade de douaniers de Jœuf vers 1905.](#)

La période industrielle

L'ère du rail

De façon trop simpliste, la naissance de l'usine de Jœuf est ordinairement associée à la découverte du procédé Gilchrist-Thomas (1877) et à la reconnaissance du gisement ferrifère de Briey (1882). Or, si ces deux événements viennent à point conforter l'installation d'une usine dans la vallée de l'Orne restée française, ils n'en sont pas la cause.

Depuis l'aube de la révolution industrielle, la maison De Wendel vit à "*l'âge du rail*". La fabrication de rails absorbe la plus grande part de l'activité des établissements de Hayange et de Moyeuvre-Grande. L'annexion vient entraver les activités des "*Petits-Fils de François De Wendel et Cie*" et met en péril la prospérité des maîtres de forges. Pour eux, **conserver les débouchés sur le marché français est un enjeu capital !**

Dès mai 1871, avant même la signature définitive du traité de paix, les Wendel ont pris langue avec la "*Compagnie de l'Est*" pour assurer la fourniture de 30 000 tonnes de rails. A cette époque, la prééminence du réseau ferré pour l'approvisionnement en matières premières et pour l'écoulement des produits est amplement démontrée. Cette conjoncture scelle le destin du petit village de Jœuf. Une usine à rails, alimentée par Moyeuvre, est projetée sur le territoire jovicien, à proximité de la nouvelle frontière. Mais une liaison ferroviaire entre les deux sites apparaît indispensable pour rendre l'installation viable ; alors pour fabriquer des rails à Jœuf, il faut d'abord que la voie ferrée parvienne jusqu'au petit village enserré dans la boucle de l'Orne.



Usine de Jœuf vers 1905.

Neuf années de démarches sont nécessaires au baron Théodore de GARGAN pour faire aboutir le projet d'implantation des Forges de Jœuf. Après bien des avatars et de nombreuses entraves administratives, les ultimes difficultés sont levées en décembre 1879.



Gare d'Homécourt-Jœuf sur la ligne créée en 1882/1883 (cliché vers 1905).

Créée pour établir et gérer la future usine de Jœuf, la "Société De Wendel et Cie" voit le jour en janvier 1880. Désormais, l'histoire de Jœuf et celle de la famille des maîtres de forges sont étroitement liées.

La métamorphose

"La fée sidérurgie" s'est donc penchée sur le berceau de la petite commune de Jœuf. Depuis juillet 1879 et l'acquisition par les Wendel du "Brevet Thomas", c'est une usine complète, capable d'élaborer des rails en acier qui est envisagée sur le **site de Franchepré à Jœuf**. Dans une première phase, le projet des maîtres de forges comprend, l'édification de deux hauts fourneaux, d'une aciérie, de deux convertisseurs et d'un train de laminoirs.

Le premier coup de pioche est donné fin mai 1880. Les hauts fourneaux sont mis à feu le 11 mai 1882 ; la construction de l'aciérie démarre en 1881, la première charge est soufflée le 9 décembre 1882.

En peu de temps, le paysage agreste est bouleversé ! Après l'usine, des cités ouvrières, des commerces et de nouvelles routes surgissent de terre ; la commune devient un chantier perpétuel. Un essor démographique sans précédent accompagne le développement industriel et urbain.



Au second plan, la première cité de Génibois au début du siècle.

La population triple à peu près tous les dix ans (573 habitants en 1876, 1930 en 1886, 5304 en 1901) pour atteindre 11000 âmes en 1914. A côté du vieux centre, se développent deux autres pôles d'habitations : la cité ouvrière de Génibois et le quartier de Franchepré, situé tout près du portail des Forges. L'ancien village se métamorphose en une cité industrielle animée et cosmopolite, toujours à la recherche d'une hypothétique unité spatiale et sociologique.

On peut affirmer que les années 1880 à 1914 constituent les "*Trente glorieuses*", qui voient la croissance rapide et désordonnée d'une ville, dont le présent et l'avenir sont inextricablement associés à son usine. Cette période représente une page primordiale de l'histoire de Jœuf, véritable "*âge d'or*" qui fixe le paysage urbain jusqu'à notre époque, qui met en place les structures sociales de la cité et qui façonne en profondeur les mentalités collectives.



En raison de la proximité des Forges, la rue de Franchepré se développe rapidement.

La genèse du "creuset" jovicien

A Jœuf, l'usine précède l'extraction minière qui débute vers 1898 au siège du Grand Fond. Dans un premier temps, "le séisme" de l'industrialisation touche peu les villages voisins. Les communes situées en amont connaissent une légère progression démographique et leur population masculine dirige ses pas et sa force de travail vers les usines de Franchepré. Mais, avec un décalage d'une quinzaine d'années - le temps que "s'éteigne" l'exclusivité du Brevet Thomas-, Homécourt et Auboué reproduisent la métamorphose initiée à Jœuf. Conséquence de ces répliques en amont, la moyenne vallée de l'Orne devient une véritable "rue d'usines". Dans le même temps, le plateau voisin se hérissé des chevalements de mine.

Dès la création des Forges, l'éventail des nationalités se diversifie notablement. En 1886, sur 1930 habitants résidant à Jœuf, on dénombre 819 étrangers. Les 743 Allemands (principalement des Mosellans rapatriés de Stiring-Wendel, Hayange ou Moyeuvre) constituent l'écrasante majorité, à côté des 27 Belges, 46 Hollandais et Luxembourgeois et 3 Suisses.



[Un café italien dans la rue de Franchepré.](#)

A la fin du XIX^e siècle, les proches réservoirs de main-d'œuvre (villages du Pays Haut, Lorraine annexée ou pays frontaliers) deviennent insuffisants pour répondre à l'extraordinaire essor industriel. Les besoins sont tels qu'il faut aller jusqu'en Italie chercher une masse de travailleurs non qualifiés. D'abord terrassiers et maçons, les Italiens sont embauchés à la mine et à l'usine. Au tournant du siècle, 654 Transalpins (12% de la population) sont déjà installés à Jœuf. La progression de la population italienne est rapide : 1716 individus (23,4 %) en 1906, 2802 (30%) en 1911.

Telle une lame de fond gigantesque, l'afflux soudain et continu d'une main-d'œuvre jeune, bouillonnante et très mobile vient heurter et bientôt submerger une population locale déjà passablement hétérogène.

Le choc entre deux civilisations ne pouvait se produire sans remous et frictions. Mais, épopée quasi mythique, l'intégration exemplaire des Italiens et de leur culture constitue un chapitre essentiel et éminemment passionnant de l'histoire de la ville.

Le temps des guerres mondiales

La Grande Guerre, 52 mois d'occupation et de souffrances

Ville frontière, Jœuf est envahie dès le 3 août 1914, au soir même de la déclaration de guerre. Exceptées quelques exactions commises par des troupes allemandes au cours des premiers jours, hormis les rares bombardements des avions français pendant les années 1917-1918, la cité est épargnée par les combats. Placée de fait à l'arrière des lignes allemandes pendant toute la durée du conflit, Jœuf traverse cependant une épreuve bien plus douloureuse que la majorité des communes françaises.

D'août 1914 à novembre 1918, l'histoire de la cité est celle d'une population civile abandonnée, livrée à elle-même, sans nouvelles des absents partis au moment de la mobilisation. Pour ces non-combattants d'un "*autre front*", prisonniers des troupes ennemies dans une région promise à l'annexion définitive en cas de victoire des armées du Kaiser, le mot d'ordre ne peut être que **survivre** !



La Kaiserparade : participation des petits écoliers à la fête anniversaire de l'empereur.

Pendant plus de quatre années, la satisfaction des besoins les plus élémentaires - **se nourrir, se vêtir, se chauffer** - constitue le souci principal qui régit la vie quotidienne. A cette existence de misère, s'ajoutent les rigueurs de l'occupation : amendes, spoliations, travail obligatoire, arrestations. Il faut subir la loi du plus fort... ou partir. L'histoire des Joviciens, c'est enfin celle des exilés qui, abandonnant tout, partent en convois et demeurent jusqu'au terme des hostilités, réfugiés, assistés dans diverses régions de la France de l'intérieur. L'usine paie également son tribut à la guerre : elle est entièrement détruite par l'occupant.

Ces années de souffrance, d'exode et de mort bouleversent les vies et les destinées, marquant de façon indélébile plusieurs générations de Joviciens. Le bilan humain est particulièrement lourd et cruel ! Parmi les hommes partis au combat, 226 tombent au Champ d'Honneur ou succombent peu après l'Armistice ; nombreux sont les anciens Poilus atrocement mutilés.

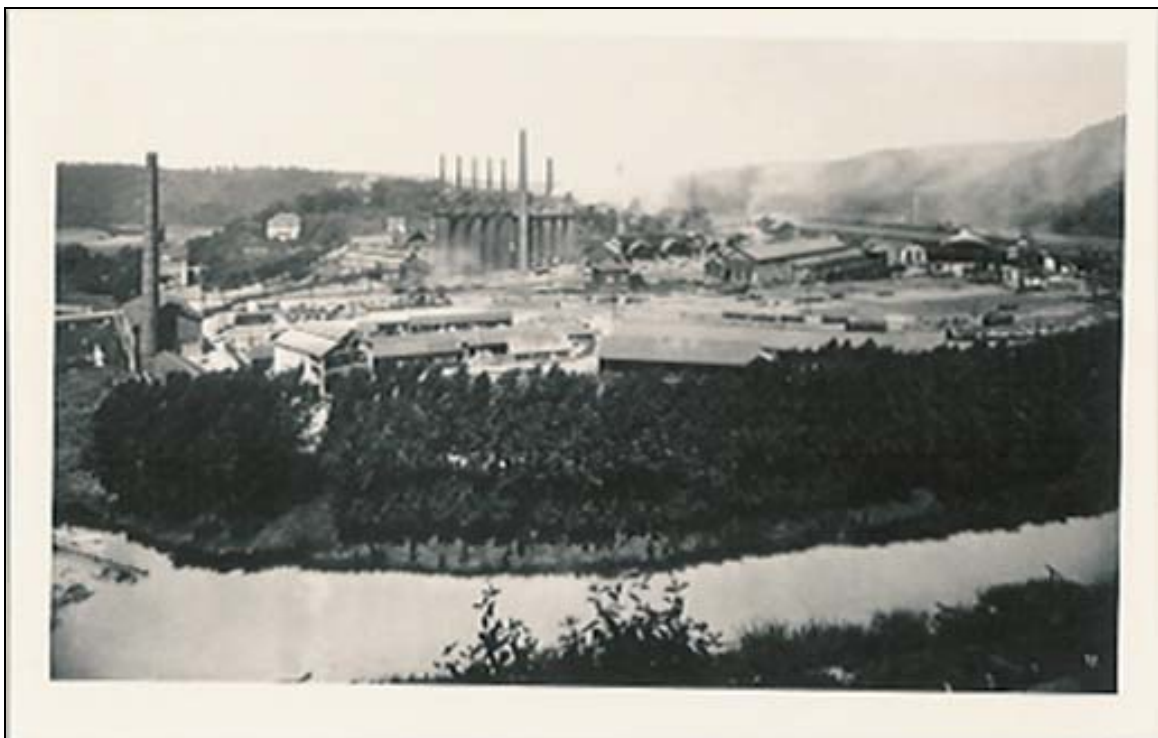
En 1919, la signature du Traité de Versailles efface "*Francfort*" : la frontière s'éloigne définitivement, du moins le croit-on. Il faut réapprendre la liberté, reconstruire et relancer l'activité industrielle. Mais les blessures laissées par la guerre sont profondes, parfois irréversibles : le souvenir de quatre années de cauchemar pèse durablement sur la vie sociale, l'activité économique et la vie politique de la cité.



La Libération : 20 novembre 1918, passage des troupes américaines du général Pershing à la sortie de Jœuf.

Un Entre-deux-guerres aux deux visages

Au lendemain de l'Armistice, le chantier à entreprendre est immense : mines noyées, usines démantelées, habitations dégradées, populations éparpillées. Pourtant, la reconstruction s'avère rapide ! Ce second élan industriel a des conséquences bénéfiques sur la cité qui connaît un nouvel essor démographique et une reprise de l'extension urbaine, avec notamment la construction du quartier des Maréchaux, de la rue Clémenceau et des cités Grandes Friches.



1924 : Usine de Jœuf fraîchement reconstruite.

Pour la relance des activités minières et sidérurgiques, **le recours à la main-d'œuvre étrangère** est à nouveau **impératif**. Dès la fin de la guerre, les Italiens reviennent nombreux : parfois des anciens beaucoup de nouveaux. Dans les années qui suivent, de nouvelles catégories d'immigrés viennent **enrichir le "creuset" jovicien** constitué avant-guerre ; parmi ces nouveaux venus, les Polonais représentent la communauté la plus importante ; mais la cité jovicienne accueille également des Yougoslaves, des Tchèques, des Russes, des Hongrois, des Espagnols et autres Ukrainiens, Serbes, Portugais...



[Les nouvelles cités édifiées par la maison De Wendel au début des années 20 \(quartier des Maréchaux\).](#)

A la fin de cette décennie des années vingt, on peut considérer que le **système paternaliste** mis en place par les maîtres des forges arrive à **son apogée**. A Jœuf, la vie de la cité est rythmée par les horaires de l'usine ! Dans les différents quartiers où sont regroupés, selon leur statut, les ouvriers, employés, cadres ou ingénieurs, chacun se doit de rester à "*sa place*". Pour le reste, la Maison se charge de tout : des écoles, des structures médicales, de l'économat, du salaire des curés, du financement des sociétés sportives, des sociétés de musique et patronages paroissiaux... Edifiée à l'initiative de Mme Maurice de Wendel, la salle François de Curel représente le fleuron de cette politique d'œuvres sociales, protectrice et rassurante, mais également arbitraire et aliénante.

Malheureusement, à partir de 1930, la **dépression économique** engendre des conséquences néfastes pour l'activité industrielle : les productions de minerai, de fonte et d'acier accusent des baisses considérables (plus de 40% par rapport à 1929).

A Jœuf, en 1935, 4 hauts fourneaux sur 8 sont arrêtés. Comme la population active est massivement employée dans les mines et usines (2818 sidérurgistes et mineurs sur 3310 actifs à Jœuf en 1936), les répercussions sur l'emploi et le pouvoir d'achat sont sérieuses. La main-d'œuvre étrangère subit en premier les effets de cette conjoncture défavorable : les industriels licencient d'abord les ouvriers immigrés. Pour eux, le retour au pays d'origine constitue le plus souvent l'unique solution. En conséquence, la ville connaît un déclin démographique notable (-12,5% entre 1931 et 1936). Pour ceux qui ont la chance de conserver leur emploi, vient le temps du chômage partiel généralisé, situation qui perdure pendant toutes les années de crise.

Dans un climat social et politique très dégradé, bien que la municipalité jovicienne demeure sous la tutelle de "*l'Usine*", pour la première fois la circonscription se donne un député issu des rangs de la gauche. Élu au cours d'un scrutin partiel en 1933, Philippe SERRE est facilement réélu au sein de la chambre du Front populaire en avril 1936.

Fait longtemps méconnu, les cités de la vallée de l'Orne participent à cette page importante de l'histoire du monde ouvrier ; si aucune usine n'est occupée, défilés grandioses, réunions et manifestations nombreuses jalonnent les mois de juin et juillet 1936. Mais, après l'embellie de l'été 1936 et les premiers congés payés, l'automne 36 enregistre de nouvelles empoignades entre la gauche et les partisans d'extrême-droite tandis qu'un certain désenchantement gagne la classe ouvrière de la vallée de l'Orne.



Jun 1936, défilé dans la rue du commerce à l'époque du Front populaire.

La Seconde Guerre mondiale

Après les accords de Munich (septembre 1938), alors qu'ils assistent à l'irréversible montée des périls, pour les Joviciens vient le temps des alertes et des exercices de défense passive. Le 2 septembre 1939, sonne l'heure de la mobilisation générale. "Protégée", par la ligne Maginot, la cité jovicienne s'installe dans l'atmosphère particulière de la "drôle de guerre". Hébergeant de nombreux régiments, **Jœuf** se transforme en **ville de cantonnement**.

La vraie guerre débute avec l'offensive allemande du **10 mai 1940**. Rappelant les civils à une cruelle réalité, le **bombardement d'Homécourt-Jœuf** fait 27 tués et 15 blessés. En juin 1940, la déroute des militaires entraîne l'exode des populations qui redoutent un emprisonnement collectif, comme un quart de siècle auparavant ! La mémoire collective conserve des images vivaces de cette débâcle générale, ainsi que des problèmes de ravitaillement et des scènes de pillage dans une localité quasi déserte.

Les premiers Allemands arrivent le lundi 17 juin 1940. Cinq jours plus tard, dès la signature d'un armistice, **Jœuf redevient ville frontière** ! Ses habitants sont séquestrés en "zone rouge", zone interdite où les déplacements sont strictement contrôlés. **Une nouvelle occupation** commence : elle sera encore synonyme de faim, de froid, de privations et de souffrances morales. Par ailleurs, dès juillet 1940, la mine et l'usine de Jœuf retombent sous la mainmise allemande.

A l'instar de ce qui se passe dans le reste du pays, cette seconde période d'oppression s'avère particulièrement difficile du point de vue psychologique et humain. La situation engendre résistance ou résignation. L'héroïsme au quotidien côtoie l'indifférence ou la bassesse. La cité jovicienne connaît la spoliation, l'arrestation et la déportation de ses habitants juifs (de nationalité française ou étrangère) : neuf périront dans les camps d'extermination.

La ville connaît également le marché noir et la collaboration qui s'exprime parfois par des actes de délation. Au cours des années 1941 à 1944, près de 100 Joviciens sont arrêtés pour des motifs politiques ou des faits de résistance ; parmi eux, une soixantaine subit la déportation et les camps de la mort.



En 1949, une plaque est apposée sur le presbytère en mémoire du chanoine DELLWALL et des autres déportés de la ville de Joëuf.

Mais pour l'histoire, Joëuf reste d'abord la **cité des passeurs** , une ville où, spontanément, s'organise une résistance désarmée mais active et efficace. La ville sera à l'honneur pour l'héroïsme anonyme des passeurs joviciens dont plusieurs paieront de leur vie leur patriotisme et leur dévouement. Plus de soixante Joviciens connaissent les camps de torture, une vingtaine ne reviendront jamais. Le chanoine Georges DELLWALL et sœur EUSTACHE, supérieure de l'hôpital de Génibois, restent les figures marquantes et les symboles de ces héros qui sans armes servirent leur idéal patriotique. Neuf Joviciens tombent également au combat dans les rangs des F.F.I., entre juin et novembre 1944.



12 septembre 1944, fête de la libération de la ville.



Fête de la libération de la ville, le balcon de la mairie pavoisé aux couleurs des alliés.

La cité est libérée du joug allemand le 6 septembre 1944 ; les habitants célèbrent cette délivrance le mardi 12 : 3000 personnes participent à cette allégresse patriotique. Huit longs mois se passent encore avant la Victoire : les combats continuent et la collectivité jovicienne est encore endeuillée. La population souffre de la pénurie alimentaire, les familles espèrent toujours le retour des prisonniers, des requis et des déportés ! Bien des larmes restent à verser. Le bilan de la guerre est passablement lourd pour la ville de Jœuf : une centaine de ses habitants sont morts pour la France. Le traumatisme de l'épreuve reste particulièrement vivace dans la mémoire collective.

De l'apogée industrielle au déclin

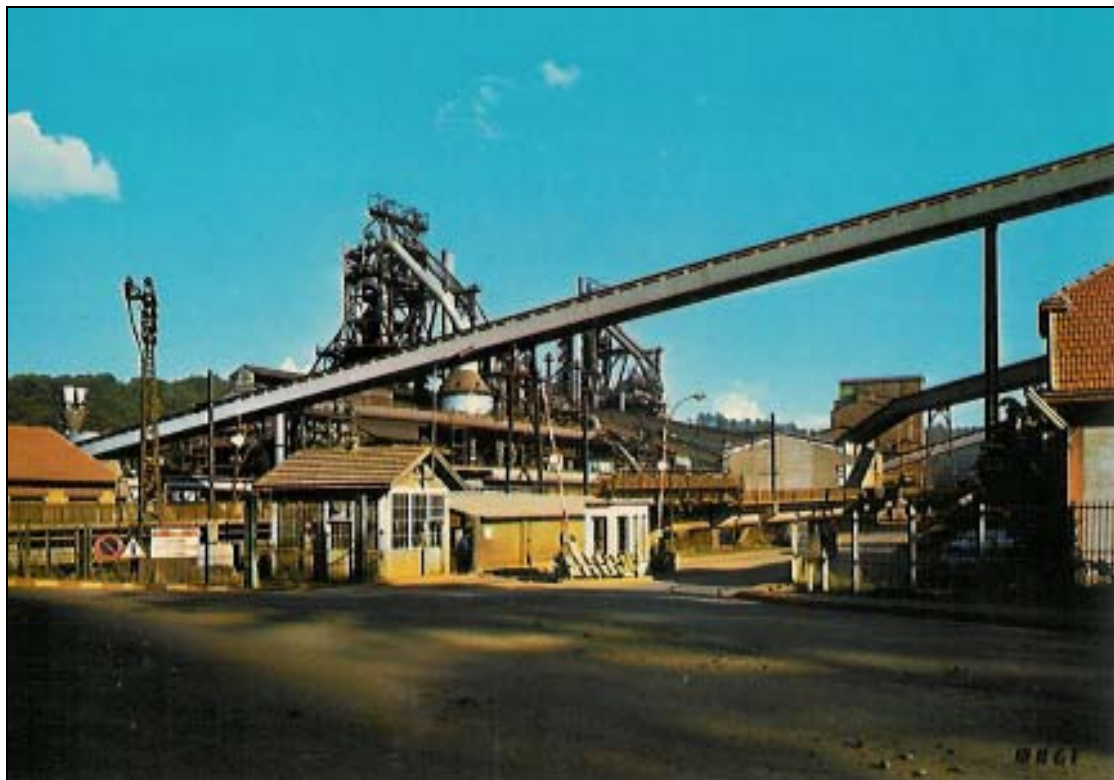
L'activité des Forges au zénith

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, après une période consacrée à la reconstruction - comme dans toute l'industrie nationale, l'usine de Jœuf connaît **une ère durable de modernisation technique et de développement économique.**



Le train à fils de Jœuf, édifié en 1953-55 (cliché vers 1960).

L'implantation d'un train continu à fil puissant et moderne (1955) et la réalisation d'une nouvelle division de hauts fourneaux à grande capacité (1957 à 1964) constituent les faits notables de cette phase favorable marquée par le **plein emploi** et la **prospérité** de la cité et de ses habitants. En 1955, les établissements De Wendel emploient 2569 personnes ; la proche usine d'Homécourt connaît un essor et un volume d'activités identiques.



Les hauts fourneaux J1 et J2 à la fin des années 60.

Une démographie qui bat des records, un nouvel essor urbain

En parfaite concordance avec la prospérité industrielle, la démographie de la cité connaît un accroissement conséquent. Tandis que l'immigration - dont la diversité s'accroît encore - a repris, les couples joviens participent "allégrement" au "baby-boom" des années d'Après-guerre. Avec 11340 habitants, le recensement de 1954 enregistre un nouveau record ; ce summum est à nouveau dépassé en 1962 : la population culmine au chiffre de 12591 âmes ; elle approchera vraisemblablement les 14000 habitants vers 1966, avant de retomber à 12274 au dénombrement de 1968.

Ce **troisième** - et dernier - **âge d'or industriel et cette démographie "galopante"** s'accompagnent infailliblement d'un besoin crucial de logements. Entre 1954 et 1965, les derniers espaces encore libres du territoire communal se couvrent d'habitations. Fait nouveau, la société De Wendel, principale détentrice du patrimoine immobilier, n'est plus en première ligne pour la construction d'habitations.



Immeubles du square Mon Logis.

A l'initiative de la municipalité, les réalisations sont confiées à l'office d'H.L.M. ou relèvent de l'accession à la propriété par les familles ouvrières. Les réalisations jovicennes (lotissements "*Ma Villa*", "*Mon Logis*", "*Nouvelles Friches*", "*Le Crombillon*") constituent les premiers exemples de lotissements en accession dans le bassin de Briey. Aménagé entre 1959 et 1962, le lotissement du Bois d'Arly représente le point d'orgue du développement urbain de la cité : 201 maisons individuelles et 210 logements en immeubles collectifs sortent de terre.



Les nouveaux lotissements du Bois d'Arly.

A l'époque, symbole de l'extraordinaire vitalité démographique de la ville, ce nouveau quartier reflète une page marquante de l'histoire sociale de Jœuf : il abrite en effet de nombreux foyers originaires de l'Italie du Sud (Sicile, Calabre, Sardaigne), représentants de l'ultime composante transalpine du creuset jovicien.



La rue de Franchepré vers 1970.

Le point final de l'épopée industrielle ?

A partir de 1968, les Forges de Jœuf arrêtent progressivement leurs activités : ancienne division des hauts fourneaux, aciérie puis laminoirs et train-fil. Les deux fourneaux géants édifiés au début des années soixante (J1 et J2) s'éteignent respectivement en décembre 1988 et novembre 1989. Après un siècle d'existence, la sidérurgie jovicienne tourne la dernière page de son histoire. Une décrue démographique importante découle de la crise de la sidérurgie : Jœuf ne compte plus que 7920 habitants en 1991 ; les cités voisines connaissent un destin similaire.

En 2004, le site de fabrication de tubes (Europipe) cesse à son tour sa production, mettant un terme à toute activité liée au fer sur le site de Franchepré. Dans le courant de l'année 2005, l'espace des anciennes forges se transforme en un immense terrain vague dont l'avenir paraît difficile à discerner. A deux pas de là, les anciens Grands Bureaux réhabilités sont devenus une pépinière d'entreprises et le siège du "*Conseil de développement du pays du bassin de Briey*". Conscient des réalités économiques de la vallée, dès 2004, le C.P.H.J. plaide pour une urbanisation du secteur de Franchepré et du Pré La Grange (site train-fil), la **reconquête rapide d'un espace constructible denrée rare sur le territoire communal**.

Quels visages pour le Jœuf et le "*Pays de l'Orne*" du XXI^e siècle ? Apparue à l'époque de l'aménagement des friches industrielles, ce dernier néologisme "*sans racines*" peut-il être un gage d'espoir et de renouveau ?



Vue aérienne sur Jœuf en 1993.

Notre Histoire, un outil pour demain

Un siècle après la formidable métamorphose qui fit naître la cité industrielle en surimpression sur un petit village agricole, les Joviciens doivent puiser dans leur riche histoire la force de conjurer un déclin qui n'est pas inexorable. La connaissance de son passé constitue en effet un atout et un patrimoine irremplaçable. La conscience de ses racines représente une vraie richesse culturelle, un précieux héritage qui permet de comprendre le présent et qui doit être un outil pour imaginer et bâtir l'avenir, à travers de nouveaux liens sociaux et de nouvelles solidarités !

"L'histoire est une école à apprendre à aimer les hommes"
Serge BONNET (Jœuf, le 3 juillet 1996)



Nota : Actualisé début 2006, cet historique est tiré du texte communiqué par le C.P.H.J. lors de l'édition du CD-ROM de la ville de Jœuf.

Texte : Roger MARTINOIS – Nouvelle saisie et mise en page : Paulette VIGO et Salvatore SUTERA-SARDO